

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Band:** 5 (1972)  
**Heft:** 2-3

**Artikel:** D'Avenex à Carrouge : " Il suffit d'un appel qui parle d'un partage et le miel de l'espoir fond dans ma bouche heureuse, le miel d'un grand rucher nourri du suc des roses..."

**Autor:** Matthey, Pierre-Louis / Roud, Gustave  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-871017>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## D'Avenex à Carrouge

*« Il suffit d'un appel qui parle d'un partage et le miel de l'espoir fond dans ma bouche heureuse, le miel d'un grand rucher nourri du suc des roses... »*



*Pierre-Louis Matthey à Gustave Roud*

mon cher Gustave Roud

il faut pourtant que je vous remercie pour une lettre que je n'ai pas encore oubliée et dont la sage douceur m'avait saisi ; depuis trois semaines je vis sous la tente mauve de la belladone, et même à cette journée, pourtant belle comme une faisane, je n'ouvre que des yeux amortis ... ces vers de Hugo ne me lâchent pas :

« ... Ceux qu'un rêve poursuit  
Deviennent rêve, et sans être eux-mêmes coupables  
Tombent dans l'essaim noir des faces impalpables... » <sup>1</sup>

ce « sans être coupables » me paraît longuement déchirant.

N'allez pas me croire si je vous avoue que je pense souvent à vous, car rien n'est plus vrai, et j'aime parmi toutes ces phrases que vous savez charmer, celles qui remontant le long de votre bras viennent écouter à votre oreille ce qu'elle entendit...

à vous bien vivement.

pierrelouis matthey

4. 3. 1938

---

<sup>1</sup> Victor Hugo, *Dieu*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 959.

21 avril 1941

4 rue Thalberg

mon cher Gustave Roud,

les ai-je lues et relues, ces pages où la pudeur, par miracle, l'emporte sur le faste ?... même vos broderies semblent l'ouvrage d'un cri patient... et parmi vos fleurs (comme elles durent ! disait-elle, comme elles dureront longtemps !) entre les ailes vermeilles de vos tombes, sous vos nuées reprises à des regards perdus pour les rendre à l'espace, j'éprouve, et je vous prie de croire qu'il s'agit là d'un aveu, une sorte de très amère frustration... N'y aurait-il pas dû avoir entre nous une entente longue et sourde, une camaraderie plutôt foraine, quelques brouilles — pour l'amour de la musique ! — et les charmantes perfidies des sacrifices ?... Hélas ! le mot, le mot écrit, témoigne seul de notre profonde L I A I S O N !

... ce tumulte de lait  
de quel bouillonnement...<sup>1</sup>

comme un bouillonnement de lait dans de l'argent...<sup>2</sup>  
autre exemple — inverse — je me suis servi ces jours d'un parfait tremplin :

Laisse adorer ton sang tout un peuple secret<sup>3</sup>

pour écrire quatre strophes que j'intitulerai : Bain d'un faucheur !  
vous dirai-je au revoir, Gustave Roud ? vous m'avez donné le sentiment d'une peine interdite à mes larmes, et je vous en veux, comme à Mozart, comme à Ravel...

Violons d'un état de grâce  
M'était-il permis ce destin ?<sup>4</sup>

non, bien sûr.

votre  
pierrelouis matthey

P. S. J'ai modifié le dernier vers du Bain : « tendre » me gênait, et « bras » à cause de désarme, mais votre image reste<sup>5</sup>, étant sublime dirait Proust. — les paris sont ouverts !

<sup>1</sup> Gustave Roud, « Bain d'un Faucheur » in *Pour un Moissonneur*, « Aujourd'hui » (Mermod), Lausanne, 1941 ; *Ecrits II*, Mermod, Lausanne, 1950, pp. 24-26 :

*Ce tumulte de lait dans la pierre profonde  
De quel bouillonnement va-t-il enfin briser  
L'âpre bond de ta chair ravie au linge immonde  
Vers une étreinte d'eau plus dure qu'un baiser !*

<sup>2</sup> Pierre-Louis Matthey, « Hymne » in *Même Sang*, Editions des Cahiers vaudois, Lausanne, 1920 :

*Voici pour nous emplir, ô magiques prunelles !  
Tel un bouillonnement de lait dans de l'argent  
Voici nous envahir... prunelle des prunelles  
Cette unique clarté du vaste événement...*

<sup>3</sup> « Bain d'un Faucheur ».

<sup>4</sup> « Visite à Maurice Ravel », *Suisse contemporaine*, janvier 1941 ; *Poésies complètes*, Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne, 1968, pp. 119-121.

<sup>5</sup> Voir lettre du 2 février 1951, p. 138.

### *Gustave Roud à Pierre-Louis Matthey*

Cher Pierre-Louis Matthey

Vous l'ai-je déjà dit ?

Les vrais messages qui me parviennent sont ceux par qui je suis le plus lentement touché. Ma lenteur à vous remercier du vôtre, à vous répondre n'a pas d'autre cause que cette assez étrange fatalité. Vous répondre... Mais toute ma réponse, la voici : une des grandes aventures de mon adolescence a été la découverte de votre poésie. Maintenant encore, si j'essaie de me rappeler telle année ancienne, 14 ou 15, ce qui tout de suite monte à ma mémoire, avant tout autre souvenir, ce sont les longs vers de certains poèmes de « Seize à Vingt » qui me hantaient alors, au long de mes marches solitaires, ces vers brûlants qui flambaient dans ma nuit qu'ils traversaient d'éclairs et comblaient aussi d'une musique jamais entendue. Comprenez que ces parentés, ces ressemblances entre nous, c'est alors déjà qu'elles furent éveillées ; que ce sentiment d'une sorte de frustration ne peut être pour vous qu'illusoire : que redemander à un écho ?

Une peur — ridicule et tenace — de vous en mal parler m'a retenu de vous dire l'espèce de saisissement que m'a causé votre « Visite à Ravel ». A chaque lecture, la même léthargie magique m'envahit, ponctuée de ces éclairs de plaisir aigu que dispensent, comme les vôtres, les sortilèges de votre frère le musicien...

Acceptez, du fond de ces campagnes grelottantes et fleuries, mon amical salut.

Carrouge 21 mai 41.

Gustave Roud.

*Pierre-Louis Matthey à Gustave Roud*

4 rue Thalberg

10. 12. 42.

mon cher Gustave Roud,

me permettez-vous d'inscrire votre nom en tête de ce poème : *Nuit des Dioscures* ?<sup>1</sup> enfantillages, assurément, ces dédicaces, mais n'avons-nous pas, tous les deux, sauvegardé notre voix d'enfant ?... « de l'automne des choses nommées... »<sup>2</sup>

ma mémoire, souvent faillible, reste à votre égard d'une fidélité aisée, et proprement déconcertante... elle me répète, sans une bavure, cette page miraculeuse, depuis: « Tu ne sens pas ces taches de marbre glacé... » jusqu'à « comme des graines perdues... »<sup>3</sup>

et toujours le même profond frisson à : *Vivants aveugles !* », au « baïllon de glaise glaciale... »<sup>4</sup> Vous connaissez peut-être aussi cette jalousie sourde qui ressortit à la foi — eh oui — et à l'amour.

pardonnez-moi cette requête, qui ne peut que paraître saugrenue à votre immense pudeur, et trouvez ici, mon cher et grand Gustave Roud, les sentiments de la plus aérienne amitié

pierrelouis matthey

<sup>1</sup> « *Nuit des Dioscures* », *Suisse contemporaine*, janvier 1943 ; *Poésies*, Mermoud, Lausanne, 1943, pp. 186-190. Le poème est dédié à Gustave Roud.

<sup>2</sup> « *Laboureur au repos* », in *Pour un Moissonneur*, op. cit., pp. 27-33 :  
*De l'automne des choses nommées monte un automne de voix pures.  
Tout est devenu chant.*

<sup>3</sup> Ibid., pp. 30-32.

<sup>4</sup> Ibid. Evoquant les pèlerinages des vivants dans les cimetières, Roud écrit à l'adresse des morts :

*Vivants aveugles ! Ils s'adosent à ce frisson qui monte en vous nuit et jour de l'affreuse banquise souterraine et tandis que vous tremblez comme le rôdeur d'hiver aux portes fermées, ils rêvent de repos. Aveugles et sourds dans ce lieu où chaque chuchotement de feuille est une parole, où les lèvres de la plus pauvre fleur crient un sombre secret d'abîme ! Ils respirent comme une innocente fumée l'odeur des roses par le vent d'un revers d'aile rabattue ; en vain l'oiseau fait scintiller sur la grappe des feuillages obscurs son chant d'étoile ! Ils s'en vont, ils traînent dans le gravier la porte rouillée, et derrière eux, sous le baïllon de glaise glaciale, fouillés de monstrueuses racines, ceux qui ne parlent plus, de toutes les fleurs, de tous les oiseaux, de toutes les feuilles jettent, jettent au vent leurs appels comme des graines perdues...*

*Toi aussi, quelque jour...*

mon cher Gustave Roud,

à l'envoi de votre écrin profond je voulais répondre par celui de mon léger étui... mais les jours passent, et je crains de passer à vos yeux pour l'ingrat et le paresseux que je suis par ailleurs...

chaque matin, me croirez-vous ? c'est à vous que je pense, entre les timbres de Blake Shelley et Rossetti... et s'il m'arrive parfois de m'assoupir à ce terrible ronron de rouet que dévide la poésie des autres, vite, je plonge entre vos feuilles et me baigne à vos scrupules...

quelle majesté enfantine en cette voix par vous dénichée !  
je sais par cœur : « Quand s'épanche du ciel » <sup>1</sup>, et je l'ai retraduit pour moi en italien qui est mon dernier langage d'amour !  
croyez mon cher Gustave Roud à mon admiration fraternelle et à mes sentiments — les sauvages ! — timides...

pierrelouis matthey

15. 2. 1943.

---

<sup>1</sup> *Poèmes de Hölderlin*, version française de Gustave Roud, Mermod, Lausanne, 1942 ; Bibliothèque de la Pléiade, pp. 1023-1024 :

*Quand s'épanche du ciel un fleuve de plus claires  
Délices, une joie s'éveille au cœur des hommes  
Qui les fait s'étonner de mainte chose  
Offerte aux yeux, agréable, sublime.*

mon cher Gustave Roud,

croyez bien que Henry-Louis, en vous envoyant mon Cahier <sup>1</sup>, m'a privé d'un plaisir : celui d'y inscrire votre nom, et d'y copier ce vers déjà ancien :

... Les longs cheveux de Keats irritaient ma figure... <sup>2</sup>

Hélas ! ils ne l'irritent plus, ni les miens...

je m'exténue sur un Roméo jamais assez décharné, que je voudrais sec comme une trique, et sur une Juliette à la volubilité de mésange... <sup>3</sup>

trouvez ici, mon cher Gustave Roud, mon souvenir amical et grave,

PLM

18 mai 44.

---

<sup>1</sup> *Un Cahier d'Angleterre*, Mermod, Lausanne, 1944.



<sup>2</sup> « Hommage à l'adolescence », *Présence*, n° 3, 1932 ; *Poésies complètes*, op. cit., p. 118.

<sup>3</sup> La traduction de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, paraîtra aux Editions Mermod en 1947.

2 février 1951

mon cher Gustave Roud,

puissé-je, en vue d'une réédition de vos *Ecrits*, vous amener à rétablir le vers final de votre admirable *Bain d'un Faucheur*...

je crois, avec Baudelaire, qu'une seule grande image (ici le bras du soleil) éventuellement préparée par d'autres, mais tributaires d'elle, suffit au salut d'une strophe, et je vous suggère, au risque de paraître outrecuidant, de faire porter votre sacrifice sur « l'oiseau » responsable par choc en retour de cette « douce main de feu » dont la prise ne peut être que hasardeuse, et quasi frivole.

Quand il s'agit de retouches, il importe, me semble-t-il, de prendre quelque distance, et de remonter les degrés du quatrain plutôt que de les descendre : essaierai-je à mon tour de sauver l'alexandrin intouchable qui, roulant doucement sur ses 4 r jusqu'au plan de l'absolution, aboutit à un effet exemplaire de symétrie et de surprise ?

Pacifiée, ô frère ! Et pose à ta poitrine  
Où bat un cœur calmé sous le miel des crins d'or,  
Jailli du piège au loin bleuâtre des collines,  
Ce tendre bras de feu qui désarme la mort.

ce n'est qu'une suggestion, et je vous la donne pour ce qu'elle vaut : un témoignage amical d'attention frileuse <sup>1</sup>.

vivement vôtre,

PLM

un grave merci de votre lettre dont je n'avais guère mérité l'épanchement mélodieux...

<sup>1</sup> Le « *Bain d'un Faucheur* » s'achève par une invocation au soleil, dont le texte, dans l'édition originale (op. cit., p. 31), était le suivant :

*Qu'il boive ce regard ! Qu'il brûle cette peau  
Pacifiée, ô frère, et pose à ta poitrine,  
Comme un oiseau perdu pris au miel du crin d'or,  
Comme un oiseau jailli du piège des collines,  
Ce tendre bras de feu qui désarme la mort.*

Pour l'édition des *Ecrits* (op. cit., p. 26), Gustave Roud n'a modifié que le dernier vers, selon les suggestions de la lettre du 21 avril 1941 :

*Sa douce main de feu qui désarme la mort.*

25 octobre 1955

mon cher Gustave Roud,

que je vous rassure « d'entrée » comme disait notre précepteur, « régent » à Gingins, et auquel nous versions, ma sœur et moi, de grands verres de kirsch, histoire de l'amadouer... ne soyez pas si injuste envers vous-même ! quoi que vous écriviez, mais c'est d'emblée une part secrète de votre unisson, cet unisson inconscient en nous mais immanquablement perçu par les autres... j'ai aimé le ton de votre texte, une expression comme « le jeune Matthey » ne pouvait être engendrée, croyez-moi, que par le fait Roud, et, de même, le choix du mot « mue », subtil et pertinent...<sup>1</sup> madame Bryher, une dame-fée de qui l'intelligence aigüe est tout irriguée d'âme, m'écrit ce matin « I liked so much the article by G. R., it's wonderfully vocal and spontaneous, and straight though intricate... »<sup>2</sup> quant au choix des récitations, il faudra tenir compte aussi de certains penchants des interprètes... c'est ainsi que ma sœur Avenay insiste pour l'impérissable allée (après voix maternelle) et la petite suite de Junon — introduction et sonnet — de Vénus et le Sylphe ; au téléphone, William Jacques avec lequel j'ai rendez-vous demain, est d'accord pour le « Cantabile » et propose A l'ombre du psalmiste des Semaines, et la séquence de l'arrosage du Jardin du Père<sup>3</sup>. Enfin, je vous tiendrai au courant. — Obligé de me relire ces jours en vue d'une réédition des Poésies, j'ai été frappé (peut-être à tort) par l'espèce de « destinée poétique » — audace, timidité, gravité — qui se dénonce de poème à poème<sup>4</sup>.

Accolade fraternelle, votre PLM

---

<sup>1</sup> A l'occasion du Grand Prix C.-F. Ramuz qui va être décerné à Pierre-Louis Matthey, Gustave Roud a présenté son œuvre dans la *Gazette de Lausanne* des 22/23 octobre 1955. Les expressions relevées par Matthey appartiennent aux passages suivants :

« Oui, la conscience toujours plus lucide que le jeune être acquiert de sa propre nature et la rupture qui en résulte entre la créature d'instinct qu'il a été jusqu'alors et le nouveau spectateur en lui qui regarde vivre cet autre soi-même, plein devant lui de détestation, de pitié et de désarroi, les « mues » successives dont chacune est ressentie comme une espèce de mort, l'ampleur absolue des tourments et des joies, tout ce drame multiforme de l'adolescence revit dans *Seize à Vingt* [...] »

.....

qu'il est donc difficile de refermer *Seize à Vingt*, ce livre où le jeune Matthey commençait à connaître et à vivre sa différence, mère de toute solitude [...]. »

<sup>2</sup> Mrs. Winifred Bryher est l'auteur de poèmes, *Arrow Music* (Londres, 1922), et de romans, entre autres *The Fourteenth of October* (Londres, 1954). En 1969, elle a publié à New York *The Colours of Vaud*, dédié à ses parents qui l'avaient conduite sur les rives du Léman dans sa petite enfance. Ce fut une grande amie de Pierre-Louis Matthey qui lui a dédié *Triade* (Mermod, Lausanne, 1953).

<sup>3</sup> Il s'agit du choix des textes qui seront lus lors de la cérémonie de remise du prix de la Fondation C.-F. Ramuz, le 26 novembre 1955. Voir la lettre suivante.

<sup>4</sup> Cette réédition, sous le titre *Muse anniversaire*, comprend les poèmes publiés entre 1942 et 1955. Elle date de novembre 1955 (Mermod, Lausanne).

Genève,

18 novembre 55.

mon cher Gustave Roud,

pardonnez-moi de vous avoir fait attendre la liste des poèmes que dira ma sœur Avenay et lira William Jacques... la voici enfin arrêtée, après deux séances d'épreuves morales et vocales !

Lucie Avenay :

Voix maternelle  
l'impérissable allée  
étude de fleurs rouges  
Sonnet de Junon

William Jacques :

cantabile d'anniversaire  
l'oiseau parleur  
songe de Joseph  
un verre de vin blanc

merci de m'avoir envoyé le bulletin de la Guilde<sup>1</sup> : j'ai relu votre texte avec le plus affectueux plaisir, en lui associant les inflexions récemment retrouvées de la voix qui m'a ravi au téléphone.

j'ai terminé ma brève allocution<sup>2</sup> qui, en dépit de mes efforts, s'adressera moins à un auditoire qu'à l'un de ces amis clairsemés qui sera ou ne sera pas présent... j'y évoque une visite (unique !) de Ramuz à Jurigoz, alors que je remontais péniblement un tunnel d'asphodèles et qu'Alcyonée tâtonnait encore « au pourtour d'un opaque alphabet » ; voyez déjà les méfaits de la notoriété : je me cite, comme se cite Cocteau !

l'état de mes jambes (sans parler de celui de mon cœur) m'oblige à demeurer assis pendant cette lecture, et il me serait agréable que vous fissiez de même quand vous lirez votre rapport, histoire

de ne pas mettre en évidence ma décrépitude... laissons la station debout aux comédiens ! — et, bien entendu, au Président !  
Je me réjouis de vous revoir,  
les pages que vous avez données à Pour l'Art m'ont étrangement ému... l'analogie de nos deuils m'appelle à votre côté dans un site de mirage... <sup>3</sup>

toutes mes bonnes pensées du matin, mon cher Gustave Roud, des ouvriers charmants à la Reine des Bergers... <sup>4</sup> ce jeune Arthur, tout de même, quel jeune Mozart ! ah ! clarté ! clarté !

votre

PLM

<sup>1</sup> Gustave Roud, « Le poète Pierre-Louis Matthey », *Guilde du Livre*, novembre 1955, p. 411.

<sup>2</sup> Pierre-Louis Matthey, « Remerciement du lauréat », *Fondation C.-F. Ramuz, Bulletin* 1955, pp. 18-21.

<sup>3</sup> Gustave Roud, « Pour un Requiem », *Pour l'Art*, novembre-décembre 1955, pp. 3-4. Page reprise avec quelques modifications dans *Requiem* (voir lettre suivante), pp. 31-34.

<sup>4</sup> Arthur Rimbaud, « Bonne pensée du matin », in *Derniers Vers* (1872), Bibliothèque de la Pléiade, p. 129 :

*Ah ! pour ces Ouvriers charmants  
Sujets d'un roi de Babylone,  
Vénus ! laisse un peu les Amants,  
Dont l'âme est en couronne.  
O Reine des Bergers !  
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,  
Pour que leurs forces soient en paix  
En attendant le bain dans la mer, à midi.*

*Gustave Roud à Pierre-Louis Matthey*

Bien cher Pierre-Louis Matthey,

Vos présents, précieux entre tous, le très beau portrait avec ces quelques phrases qui me hantaient depuis que vous les aviez dites à Pully — et aux « actualités » de l'écran —, « Muse anniversaire » enrichi de ces grandes strophes manuscrites au-dessous de mon nom, votre lettre, la nouvelle version du « Triptyque », — tout cela que j'ai tiré de l'étui précis et soigné de l'emballage m'a valu de vivre un moment comme intemporel (je ne sais comment mieux dire, pardonnez-moi...) auquel je retourne sans cesse en pensée, tellement il était unique, jamais encore traversé.

Votre paquet m'est parvenu à la fin d'une de ces brèves après-midi d'hiver, au moment même où seul dans la grande chambre basse, je regardais au-delà des fenêtres ces campagnes nues que la lumière abandonnait lentement. Il faisait assez jour encore pour que je pusse lire sans effort (et votre écriture triompherait même d'un crépuscule épaissi !) vos messages et regarder votre portrait — l'un des plus imposants que je connaisse. Et j'ai eu l'impression, puis la certitude étranges qu'un autre espace m'accueillait, une autre lumière (et c'était pourtant les mêmes) où nous nous rencontrions, sans nous être concertés, et qui était, de droit, le nôtre. Et je me sentais tout habité par une sorte de paix joyeuse et calme, comme musicalement ressentie.

Ces phrases maladroites ne peuvent rendre sans trahison ce que j'ai ressenti, je vous assure, et qui était d'ailleurs au bord de l'ineffable. Mais comment ne pas essayer de vous en parler, puisque je vous dois d'avoir vécu ce moment sans durée et d'en avoir reçu une certitude consolante entre toutes, celle qui m'assure que notre existence réelle et profonde gît dans notre chant ?

Vous voyez ce que votre présent a été et demeure pour moi. Je ne sais comment vous dire ma reconnaissance avec des mots de toujours, car ce moment — imprévisible et presque impensable — ne devrait être évoqué qu'avec des mots nouveaux.

Merci, bien cher Lauréat, pour cette sorte de miracle que vous avez suscité et qui éclaire ces grises et glissantes dernières semaines de l'année moribonde, merveilleusement

— et mes fidèles et affectueuses pensées.

Votre

C. 16 déc. 55

Gustave Roud .

*Pierre-Louis Matthey à Gustave Roud*

7 juin 1968

3 rue des Pâquis

mon cher Gustave Roud,

Submergé par une vague d'épreuves, celles de l'imprimerie, et toutes les autres... et quelque peu congestionné par des corrections de dernière heure, il faut bien que je sollicite votre indulgence pour ce remerciement trop court : c'est avec émotion que j'ai entendu murmurer puis s'exalter votre requiem — mi-Mozart, mi-Brahms —

et, comme vous ne l'ignorez pas, je préfère la fable à l'ineffable, j'ai surtout écouté Mozart... (e. g. p. 44 du R.)<sup>1</sup> mais combien me touche notre dévotion jumelle à l'égard des fleurs et des oiseaux ! n'y a-t-il pas du saint François là-dessous ? oui, je jalouse votre « rouge-gorge orange et gris comme une fausse feuille-morte... »<sup>2</sup> hélas ! mes chardonnerets sont nerveux et mes fleurs des grimacières... !

je suis toujours prisonnier de mon studio au 5<sup>me</sup>. Bertil (rime gentil, mais aussi volatil) ne pourrait-il pas vous amener un jour ici ? il me serait précieux de vous revoir avant de disparaître.

croyez-moi, mon cher Gustave Roud, l'ami de votre talent et le camarade discret de vos marches en plaine,

pierrelouismatthey

---

<sup>1</sup> Gustave Roud, *Requiem*, Payot, Lausanne, 1967. La page à laquelle fait allusion Pierre-Louis Matthey est la suivante :

« Hirondelle découvreuse d'espaces, corps sans poids sous les longues plumes d'acier bleui, une tache de sang immémoriale à la poitrine, chaque matin, de ton fil-perchoir vert-de-grisé, tu fonçais furieusement, suraiguë, frôlant, dénonçant, débouchant le faux sommeil du chat parmi les jacinthes bouclées, et le rite accompli, remontais à ton chant, toujours plus serré, plus volubile. Compagne écoutée sans fin, sans fin contemplée, ouvrant, reployant une aile, puis l'autre, avec des clins d'œil alternés et ce grésillement de gorge avant chaque pause de la voix, oh si semblable à tes sœurs là-haut tournoyantes, si prête à les rejoindre au plein du ciel que notre fraternité me semblait naître chaque jour d'un nouveau miracle... »

<sup>2</sup> Ibid., p. 61 :

« Je reconnais, je connais toutes choses, moi-même reconnu, salué, dans la lumière où joue le rouge-gorge orange et gris comme une fausse feuille morte. »

